des manches le recouvre entièrement. Cet homme élève dans ses mains, comme un fruit, une lourde tête de mort. Un autre vient à sa suite, du même pas fatidique et lent ; celui-là brandit une faux, qui nous avertit que nul ne sera épargné. Puis c'est un troisième qui, dans ses bras en berceau, tient un long squelette. De minute en minute, ils défilent, les terribles hommes noirs, pour nous répéter, pour nous confirmer ce que nous avons tant de mal à admettre :

Como se pasa la vida
Como se viene la muerte...

Et la lugubre procession défile, des hommes en cagoule porteurs de squelettes. Encore ! Encore ! On a donc fouillé tout le Montjuich ? Sur un immense plateau je vois des crânes, des tibias et des fémurs entassés dans une fraternité d'une éloquence terrible. Qui reconnaîtra aujourd'hui la main de Sardanapale de celle de son mitron ? Et maintenant, voici le tour de celui qui d'un doigt fatal désigne la cendre dont sa coupe d'argent est pleine. Cendre, poussière, moins que rien...

Le cauchemar va-t-il finir ? Pas encore. Plus de squelettes cependant. Les pénitents qui viennent en deux files régulières, et un peu plus rapidement, ne brandissent plus que des cierges dont la cire pleure à lourdes larmes jaunes sur la chaussée. Trois d'entre eux portent à bras un grand christ en croix au visage fermé, sans indulgence. Des chants funèbres confirment l'enseignement des têtes camuses, ces chants ne s'élèvent pas vers le libre azur, à peine montent-ils jusqu'à nos balcons pour retomber de tout leur poids sur la terre, l'entr'ouvrir, nous livrer son horrible secret...

Une fatalité implacable, l'épouvante, la rafale des cimes pèse sur ces humanités falotes qui ne savent pas ou oublient si vite, et les courbe.

Le cauchemar s'achève avec le spectacle. Le dernier pénitent n'a pas plutôt disparu que nous nous demandons tous : « Ai-je souffert mon rêve ou rêvé ma souffrance ? » L'Espagne noire, celle de Torquemada et de Philippe II, est-elle pour un moment sortie du sépulcre, ce 1^{er} mars 1911, ou me suis-je tout simplement oubliée devant les « Disciplinantes » de Goya ?

Mais Andrée Béarn a trop d'esprit pour ne pas conclure l'instant d'après : « Ce n'était qu'une mascarade. » Tout de même elle a pensé un instant à la mort : « La mort me trouvera ferme et sereine. »

Ferme et sereine... Sans doute, mais... Mais c'est une douce chose que la lumière, si douce ! et l'air qui a passé sur les amandiers du Vallvidrera est si délicieux à respirer. Jedemande un moment encore...

Accordé ! répond la Voix.

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DE VERDURE DE MARNES LA COQUETTE (20 août) : *Les deux Bavards* de Cervantès, adaptation en un acte de MM. Johannès Gravier et Maxime Formont.—
THÉÂTRE DU PEUPLE DE BUSSANG (20 août) : *Le Mystère de Judas Iscariote*, pièce de M. Maurice Pottecher.—THÉÂTRE DES ARÈNES DE BÉZIERS (27 août) : *Les Esclaves*,

tragédie lyrique en trois actes et en vers, de M. Louis Payen, musique de M. Aymé Kunc. — Memento.

M. Maxime Formont, auteur de romans à succès trop peu estimés des jeunes, est un des hommes qui connaissent le mieux les littératures espagnole et portugaise. M. Johannès Gravier est un chercheur. La pièce qu'ils ont adaptée de Cervantès et que le Théâtre de Verdure de Marnes la Coquette a représentée ne serait pas déplacée à la Comédie Française. *Los Dos Habladores* constitue d'ailleurs la mieux venue des comédies de Cervantès qui, s'il n'avait pas écrit son *don Quichotte*, pourrait prétendre à la gloire dramatique. L'adaptation de MM. Maxime Formont et Johannès Gravier est claire et rapide.

Les deux Bavards sont d'une gaieté facile et simple. Sarmiento est affligé d'une femme bavarde. Il veut en finir et se déclare prêt à tout pour arriver au résultat. Survient une sorte de bravache bavard, Roldan, qui guérit la femme sans difficulté et il est si pleinement heureux dans sa cure qu'un alguazil le vient prier de guérir également sa femme.

L'allure et le ton du dialogue, les procédés comiques sont classiques. M. Chevillot fut un Roldan ahurissant et sans pitié.

Le Mystère de Judas Iscariote, de M. Maurice Pottecher, a obtenu un grand succès et c'est, de l'avis de tous ceux qui ont vu ou lu la pièce, la tentative la plus audacieuse du plein air. Il ne s'agit pas ici d'un spectacle dans le genre de la *Passion* d'Oberammergau, moins encore d'un mystère ou d'une pièce religieuse. M. Maurice Pottecher a écrit un drame singulièrement humain. La figure de l'homme qui fut choisi pour figurer parmi l'élite de qui le monde recevrait la parole de vie, la figure du disciple qui devint le traître et qui mourut d'une mort désespérée, n'est pas de celles qui peuvent tenter un dramaturge. Faire de Judas le personnage principal d'une intrigue, nous intéresser à ses doutes, à ses craintes, à ses colères exige à la fois beaucoup de sensibilité et beaucoup de tact. Jusqu'ici ce « troisième rôle » n'avait eu à la scène qu'une existence épisodique. Il y a dix ans, cette pièce eût soulevé des polémiques et prêté à des interprétations passionnées. Les lettrés qui la reliront y goûteront longtemps l'art délicat d'un poète et les hommes de théâtre y chercheront, sans le trouver, le secret de l'intérêt que, pour la première fois, Judas Iscariote inspira à la foule. Entre autres, la scène où Judas est tenté par Hanan reste une des meilleures de notre théâtre moderne.

M. Fernand Castelbon de Beauxhostes, pour sa rentrée aux Arènes de Béziers, nous a donné une tragédie de Louis Payen, qui décidément se classe au premier rang des dramaturges nouveaux.

Lorsqu'on étudiera l'influence des scènes de plein air sur la renaissance idéaliste et latine de notre époque, il faudra se souvenir de l'ef-

fort déjà lointain des jeunes revues qui préparèrent et prédirent ce mouvement. Il y a douze ans déjà passés depuis le premier congrès des poètes à Béziers! En ce temps M. Louis Payen rédigeait *Germinal* à Lyon et M. de Beauhostes faisait représenter cette *Déjanire* de Saint-Saëns qui apparaîtra, cet hiver, aux Parisiens, comme un des chefs-d'œuvre du maître.

Un peu gêné par la partie musicale, par les rôles chantés, par le développement des chœurs, M. Louis Payen a composé une œuvre très forte, belle et claire, moins pure que sa *Victoire*, mais qui reste de premier ordre et qui est, par certains côtés, la plus vivante de ses tragédies.

L'action des **Esclaves** se situe sur une place de « Myrilène, ville totalement disparue et ignorée de la côte africaine », à une époque vague et assez ancienne, déclare M. Louis Payen, pour laisser à l'auteur toute liberté de l'imaginer à son gré. Cette question du temps a son importance. M. Louis Payen a fait une œuvre très moderne, qui suit le conseil d'André de Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

C'est le problème social mis en tragédie, mais comme M. Payen a su éviter le danger de ces sortes de pièces! Comme il a choisi seulement avec soin parmi les divers épisodes de ce conflit de classe cela seul qui est éternel et comme il s'est gardé, ou du moins a paru se garder de prendre parti, car il a une opinion, l'auteur, et des préférences. Certains vers, coupés à la représentation, semblent indiquer qu'il ne réproûve pas toujours les représailles des révoltés. Mais ni sa langue, ni la prosodie, ne sont révolutionnaires, et c'est là le principal pour les partisans de la tradition.

Le début n'est pas sans rappeler le premier acte des *Burgraves*, et je reconnais qu'il était difficile d'éviter ce souvenir. Celui de Spartacus et des innombrables tragédies qu'il suscita flotte aussi sur l'ensemble de l'œuvre.

Sous le silence éternel de la divinité, indifférente aux douleurs, le chœur des esclaves se lamente. Seule Tamyris, fille du roi Himérial, prend en pitié les malheureux. Elle leur vient en aide, mais ses bienfaits sont odieux à la vieille Sémia, haineuse et farouche, qui ne veut rien accepter des riches. D'ailleurs le « grand soir » est proche. Marcus l'affranchi rêve de rassembler les cohortes des esclaves contre la puissance des grands propriétaires et des prêtres. Cependant le tribun n'est pas insensible aux tendresses humaines. Il aime Tamyris et songe à la conquérir.

MARCUS

Je grandis au palais de son père...
Tamyris dès l'enfance eut pour mère ma mère,

Et sur le sein qui tous les deux nous a nourris
 Dès notre premier jour nous nous sommes souri!
 Tout me paraissait beau, tout me semblait facile
 En partageant ses jeux, ses larmes puérides,
 Et si je me sentis esclave et malheureux,
 Ennias, ce ne fut qu'en regardant ses yeux!...
 Tamyris se penchait doucement sur ma vie
 Et je n'ai mesuré l'orgueil de ma folie
 Qu'en recevant du roi la vaine liberté!
 Le sort m'éloignait d'elle, et dès que j'eus quitté
 Ce palais, ces jardins où Tamyris respire,
 Lorsque le jour fut défleuri de son sourire,
 Il me sembla rouler dans l'ombre et que des fers
 M'attachaient tout sanglant aux gouffres d'un enfer!
 Elle, fille des rois, dans la blancheur des cimes,
 Moi, l'affranchi, le fils d'esclave, l'être infimé,
 Quel miracle pouvait jamais nous réunir?
 Ce miracle, Ennias, ce fut de voir souffrir!
 Oui, devant la douleur chaque jour plus profonde,
 Je détestai la loi qui gouverne le monde,
 Donne aux uns la misère, aux autres le bonheur,
 Et, rêvant d'un seul coup d'effacer le malheur,
 Je vis l'humanité plus heureuse et plus belle
 Me tracer un chemin pour me rapprocher d'elle!...

Tamyris, qui survient, n'est pas insensible à ces aveux. Elle aime Marcus et avoue sa passion. Leurs paroles d'amour sont interrompues par l'arrivée des esclaves condamnés à mort. Les dieux du pays et la cruauté des riches exigent des sacrifices humains. Marcus et Himérial sont en présence, la pourpre et le haillon. Le roi entre dans le Temple avec les captifs. Le peuple entonne un chant de haine contre les tyrans.

A l'acte suivant, le peuple assiège la ville, et Tamyris ose parler à son père en faveur des révoltés au nom de

... cet unique Dieu que chacun porte en soi,
 Ce Dieu mystérieux qui parle bas à l'âme...
 Et ne nous dit-il pas : Plus de pleurs, plus de deuil,
 Laissez votre pitié dominer votre orgueil!...
 Hélas ! Ces malheureux qui rampent sur la terre,
 Tous ces déshérités, ces maudits sont vos frères,
 Et si vous les pressez un jour sur votre cœur
 C'est alors seulement que vous serez vainqueur.

Mais au nom de l'ordre établi, Himérial ordonne à sa fille de se taire et comme elle insiste et avoue son amour pour Marcus, il la chasse et la maudit. Vaines rigneurs ! les révoltés sont victorieux.

Le triomphe des Esclaves n'a fait que renverser les rôles et changer les bourreaux en victimes et les victimes en bourreaux. (C'est le

thème d'un des très beaux contes dialogués des *Victimes grimacent...* de Frédéric Boutet). C'est d'ailleurs un thème éternel et que M. Louis Payen a traité avec sobriété et avec force. Le tribun Marcus se laisse éblouir par le succès, mais Tamyris, qui est d'une qualité d'âme plus fine et plus fière, malgré son amour pour Marcus, n'a pu oublier son père et ses anciennes attaches avec les vaincus. Dans une scène fort émouvante, obligée de choisir entre le père et l'amant, entre le passé et le présent, Tamyris qui, comme tous les nobles cœurs, penche toujours vers les vaincus, reproche à Marcus de n'avoir su que donner de « nouveaux maîtres » à Myrilène. Heureusement pour la gloire du tribun que les paroles de Tamyris trouvent écho dans son âme. Il instaurerait le règne de la paix, du pardon, de la bonté si la vieille Sémia lui en laissait le temps. Cette esclave rêvait non de fraternité, mais de vengeance. Le meurtre de Marcus a le pouvoir d'éclairer les âmes des deux partis et Tamyris exalte dans un hymne éclatant la beauté des aubes futures :

L'azur s'ouvre devant notre rêve sublime
Et l'avenir nous tend la main !...
Le bonheur ce n'est pas d'arriver sur les cimes,
C'est d'en indiquer le chemin !
D'autres prendront la tâche où vous l'aurez laissée
Et, crevant le mur des prisons,
Sauront donner enfin une aile à la pensée
Pour planer sur les horizons...

M. Aymé Kunc avait composé, pour cette tragédie une musique large et profonde que M. Nussy-Verdié fit exécuter avec maîtrise. M^{lles} Panis et Campredon, MM. Journet et Altchevsky furent excellents, comme de coutume.

M. Joubé fut un Marcus superbe et M^{lle} Madeleine Roch prêta à Sémia sa voix d'airain. Quant à M^{lle} Gilda Darthy, elle avait pour triompher dans Tamyris la beauté, la noblesse des attitudes, la clarté de la voix. Louons encore Louis Bourny, admirable comédien. M. de Beauxhostes avait monté *les Esclaves* avec son luxe coutumier de décor et de figuration.

MEMENTO. — Théâtre de verdure de Marnes la Coquette (27 août) : « *l'Arc-en-ciel* », de Michaud d'Humiac. — A Toulouse, on a joué une pièce en vers bien frappés : *la Justice du Roy*, de M. Marius Labarre, le poète du *Fleuve*.

ERNEST GAUBERT.

MUSIQUE

Louis Laloy : *la Musique chinoise* ; Henri de Curzon : *Meyerbeer* ; M. D. Calvocoressi : *Glinka*. (Collection des *Musiciens Célèbres* ; Henri Laurens, édit.).

La Musique chinoise, de M. Louis Laloy, n'est pas, comme on pourrait croire, un ouvrage didactique. Sans doute, l'auteur